

Le Sylvestre de l'archiviste

Jules Laubert, l'archiviste, apprête son bureau pour la soirée de Sylvestre. Un bon feu flambe dans la vaste cheminée, aux chenets de cuivre. Les rideaux, soigneusement tirés, ne laissent point deviner les mille bruits de la rue et le cercle lumineux que trace la lampe, sur la table massive, éclaire le samovar, prêt à bouillir, le service à thé en fine porcelaine et la coupe, chargée de gâteaux appétissants.

Jules Laubert attend des visites et il veut se montrer un amphitryon convenable.

Après un dernier coup d'œil, pour s'assurer que tout est prêt, il s'installe dans un fauteuil devant le feu et se met à rêver. Evidemment, cette songerie est agréable, car un léger sourire flotte sur la figure jaune et maigre, où de petites rides se croisent en tous sens.

L'archiviste est bien « the right man on the right place », comme disent les Anglais. Il a été taillé exprès pour remplir sa tâche. Parcil à ces animaux qui prennent la couleur et la forme de leur habitat, il s'est établi, entre les parchemins et celui qui en a la garde, comme une sorte de mimétisme bizarre. Petit, ratatiné, perdu dans les plis de sa longue lévite, les cheveux rares et grisonnants, M. l'archiviste est le vrai type du rat de bibliothèque.

Depuis si longtemps, déjà, il est ici ! Les années ont passé, creusant les tombes et peuplant les berceaux, sans troubler le gardien de la tour. Chaque matin, à pas pressés, il gravit son escalier, s'assied sur le fauteuil recouvert en molesquine et recommence à déchiffrer de vieux actes ou des parchemins agrémentés de sceaux en cire. Le printemps déroule ses guirlandes fleuries et l'été ses splendeurs, sans amener le moindre changement dans cette vie, réglée comme un cadran d'horloge.

M. l'archiviste n'aime point les changements ; célibataire, il se contente de cette existence presque claustrale, entre ses paperasses, la fenêtre dominant le fleuve et le carillon, qui sonne droit au-dessus de sa tête. Car un simple plafond, aux grosses poutres brunes, sépare les archives des cloches. Elles sont les amies de Jules Laubert ; il les comprend, devinant quand elles sont tristes ou joyeuses et il reçoit, de leurs sonneries, conseils, encouragements, consolations même.

Puis, il y a la fenêtre : creusée dans l'épaisse muraille, elle ressemble à une meurtrière. D'ici, on voit la rivière, dont les eaux vertes et luisantes écumant, en grondant, à la base de la tour. M. l'archiviste se plaît à regarder cette eau voyageuse, qui évoque pour lui, sédentaire, des aventures étranges, en des pays enchantés.

Enfin, il reste les parchemins. Ce sont eux qui peuplent le logis ; en de hauts cartonniers, adossés aux parois, ils attendent la consultation. Ah ! ces papiers, l'archiviste les aime : ils sont sa famille et sa raison de vivre. Avec eux, il n'a pas besoin de rechercher une autre société.

SOMMAIRE

A. ROULIER. — Pestalozzi (II).

G. ISELY. — Si nous parlions de Mars.

J. MEYLAN. — Le Sylvestre de l'archiviste.

COMTE DE GOBINEAU. — La guerre des Turcomans (suite).

Petite chronique. — Petits conseils.

En 3^e page : Jean-Louis, par Auguste Bachelin. — Variétés.

En 4^e page : Les annonces du dimanche.

Pourtant, en ce soir de Sylvestre, dérogeant à ses habitudes, il attend des amis : les époux Deguin et leur fille Eléonore. Depuis longtemps, Mme Catherine, qui est une personne romanesque, désire entendre la sonnerie des cloches dans la vieille tour des archives. Elle s'imagine que ce décor archaïque doit suggérer des pensées spéciales. Puis, en mère avisée, elle songe aussi à sa fille Eléonore, qui n'a pas de dot et suppose le chiffre des économies amassées par l'économiste archiviste. Sans doute que le brave homme est un peu âgé. Mais qu'est-ce donc qui l'empêcherait de songer à s'embarquer pour Cythère ? Ces soirées de Sylvestre, si propices au recueillement et aux décisions, ne marquent-elles pas souvent des changements de vie ? Bref, le ménage Deguin s'est invité et Jules Laubert n'a pas dit non.

Voilà pourquoi, en cet instant, l'archiviste se tient devant le feu, en attendant ses hôtes. Nul bruit dans la tour, sinon, parfois, le craquement des poutres que mord la gelée hivernale, ou le trottement de quelque rat affamé, en quête de prébende.

L'archiviste aime ce silence et cette quiétude. Les années précédentes, il passait cette soirée seul, sans autre compagnie que ses pensées. Aujourd'hui, il se sent énérvé et impatient ; les plans matrimoniaux de Mme Catherine ne lui ont pas échappé et la visite promise n'est pas autre chose qu'une prise d'assaut. Par la pensée, il constitue déjà la réunion : le père et la mère Deguin, vaniteux et loquaces, raconteront mille petites histoires, tandis qu'Eléonore rira à tout propos. Il lui semble la voir, avec ses yeux couleur noisette, sa bouche un peu forte et gourmande, ses joues fraîches et roses.

En y songeant, Jules Laubert éprouve au cœur une chaleur étrange. On peut être sec et indifférent, mais le badinage de la jeunesse émeut toujours. Enfoncé dans son fauteuil, il se laisse emporter par des rêves doux, vers un avenir enchanté.

La pendule a déjà sonné neuf heures et personne n'est venu. Vaguement inquiet, un peu agacé aussi, Jules Laubert tortille nerveusement le gland de son fauteuil.

— Il est arrivé quelque chose, murmure-t-il. Quel guignon ! Tout était pourtant si bien arrangé !

Un pas rapide gravit l'escalier et quelqu'un frappe à la porte.

— Entrez ! fait notre homme.

Un petit commissionnaire, au mains rougies et gercées par le froid, tend un superbe bouquet de roses :

— De la part des Deguin, fait-il ; Monsieur est enrhumé et ne peut sortir ; alors, vous comprenez, les dames restent avec lui. Mais on vous prie de venir dîner demain, en famille.

Jules Laubert ne saurait dire exactement si ce message lui cause quelque désappointement ; ennuyé de ne point voir ceux qu'il attendait, il est heureux, cependant, de ne point avoir sa chère solitude troublée par des intrus. Les hautes étagères semblent le considérer avec amitié et lui dire : « Ne sommes-nous pas ici, pour toi ? A quoi bon autre chose ? »

Une fois le messenger parti et les fleurs dans l'eau, il jette une bûche au feu et s'enfonce à nouveau dans son fauteuil. Doucement, ses pensées prennent leur vol vers toutes les chimères aimées, unissant le passé au présent, sans nul souci des anachronismes. Le grand silence de l'heure favorise les écarts d'imagination et vaguement bercé par une irrésistible envie de dormir, l'archiviste trouve que les Deguin ont bien fait de ne le point venir troubler. Il les verra demain ; c'est suffisant. Il songe que, l'an prochain, Mlle Eléonore sera devenue, peut-être, Mme l'archiviste et cette perspective lui fait trouver encore plus de charmes à la solitude présente.

Depuis combien de temps rêve-t-il de la sorte ? La pendule seule pourrait le dire, mais elle est arrêtée et les aiguilles immobiles marquent onze heures et demie ; du reste, le rêveur ne s'inquiète point d'un pareil détail ; il se trouve dans cet état bienheureux où le temps ne compte plus.

Tout à coup, il tressaille ; la porte vient de s'ouvrir et deux femmes entrent sans cérémonie. L'une, grande, s'avance avec majesté et toise sévèrement l'archiviste ébahi. L'autre, jeune et fraîche, avec des yeux aussi bleus qu'un lac de montagne, porte, sur ses tresses blondes, une couronne de myosotis.

Jules Lambert s'est levé et dit, avec politesse :

« Que puis-je, mesdames, pour votre service ? »

— Causer un moment, jusqu'à minuit, puisque c'est la St-Sylvestre, répond la dame âgée.

L'archiviste est étonné ; on ne vient pas chez des étrangers à de pareilles heures. Néanmoins, il offre des sièges et s'efforce d'être hospitalier.

Malgré leur désir de causer, les deux femmes demeurent néanmoins dans un mutisme qui embarrasse leur hôte. Pour rompre la gêne, celui-ci s'exclame :

— Oh ! les beaux myosotis ! C'est une rareté pour la saison ! Où les avez-vous trouvés, madame ?

La jeune femme sourit et, d'une voix chantante, répond :

— Le pays d'où je viens se fleurit en toute saison...

— Alors, vous n'avez pas d'hiver ?

— Chez moi, dit-elle, le temps n'existe plus ; il n'y a plus que le Rêve et la Fantaisie !

— Oh ! dit l'archiviste, qui ne comprend pas. Pour cacher son trouble, il se tourne vers l'autre femme et s'informe :

— Vous êtes aussi de ce pays-là, madame ?

Brusquement, la femme s'est levée et son regard ravi et perçant fixe l'archiviste.

— Pour l'instant, dit-elle, je suis d'ici, car nous avons à discuter.

— Enchanté ! répond-il, bien qu'au fond du cœur il trouve la visite inopportune.

L'étrangère, qui ne paraît pas se douter de l'ennui qu'elle cause, continue à parler, comme un juge s'adressant à un coupable :

— Ainsi, monsieur l'archiviste, vous attendiez des visites, car je vois là tous les apprêts d'une collation ?

— Eh bien !... oui.

— Vous avez reçu des fleurs et je devine que cet envoi est fait par des femmes.

— Je ne dis pas non ! Mais en quoi ce bouquet peut-il vous fâcher ?

— Ne suis-je pas la première intéressée ?

— Comment cela, madame ?

— Mais, malheureux, dans cette pièce où ne devrait flotter que l'odeur des vieux papiers, n'ai-je pas le droit d'être offensée par les parfums de ces roses ? Fleurs et parchemins ne sont point une même chose ; aimer les unes, c'est trahir les autres.

— Mais, madame, que voulez-vous dire ?

— Durant dix années vous m'avez fidèlement servi, oublieux de tout le reste et tout à coup, parce qu'une fillette se place sur votre chemin, vous ne pensez plus qu'à elle ! Vous m'oubliez ! Est-ce juste ? Ne savez-vous pas que je suis une maîtresse exigeante ?

— Je ne comprends pas !

— Voyons ! Oseriez-vous nier que vous songez au mariage ?

— Eh bien ! pour être franc, je veux bien convenir que Mlle Deguin risque d'être ma femme !

— Et moi ?... Que ferez-vous de moi, malheureux ?

— Mais je n'ai rien à faire avec vous, madame ; je ne vous connais pas !

— Allons donc ! Et l'Histoire, qu'en faites-vous ?

La femme s'est tue. Debout, maintenant, sa longue robe l'enveloppe de plis hiératiques ; son visage austère et impassible paraît remplir toute la pièce. Tout à coup, l'archiviste comprend :

— Seriez-vous l'Histoire ? Vraiment ? fait-il d'un ton timide.

D'un signe de tête elle répond, en entraînant sa compagne vers la porte. L'archiviste retient cette dernière par le pan de son manteau et demande :

— Qui êtes-vous, madame ?

Alors, de sa voix chantante, la jeune femme répond :

— Je suis la sœur de l'Histoire ; on m'appelle : la Légende, et c'est moi qui cueille les fleurs pour couronner le Passé. Ne nous trahissez pas, monsieur l'archiviste.

Les deux femmes ont disparu et Jules Laubert se retrouve seul devant le feu qui s'éteint, tandis qu'un courant froid vient de la porte entrebaillée.

— Quelqu'un est-il entré, ou bien aurais-je dormi et rêvé ? se demande notre homme.

En ce moment, les cloches de Sylvestre commencent à sonner et leur grande voix annonce l'année nouvelle.

— J'ai rêvé ; pour sûr ! continue-t-il. Pourtant c'est bien significatif ; il y a là un avertissement ! Il faut renoncer au mariage ! Tant pis pour les Deguin ! Si je persistais, je serais puni, sans doute !... Au fond, les manuscrits me suffisent !

Satisfait de sa décision, l'archiviste a jeté au feu le dernier feuillet du calendrier, puis en suspendant le nouveau, il a ajouté la phrase chère à Baptiste, le vieux montagnard :

« Fions-nous toujours aux rêves de Sylvestre ! »

Julie MEYLAN.